— L'AFRIQUE AU SECOURS DE L'URBANISME[1]. L'EXEMPLE DU PROJET « LE SOI, LES VOISINS, LE QUARTIER » À BAMAKO

Sébastien Verleene, Assistant d'enseignement
et doctorant en Art de bâtir et Urbanisme
Université Catholique de Louvain (Belgique)
Faculté d'architecture, d'ingénierie
architecturale et d'urbanisme (LOCI),
site de Tournai.

Courriel :
sebastien.verleene@uclouvain.be

RÉSUMÉ

À travers l'expérience de réhabilitation du quartier de Missira à Bamako au Mali par le projet *Le Soi, les Voisins, le Quartier*, l'article interroge les fondements culturels de la fabrique de la ville. Pour ce faire, la notion d'urbanisme est d'abord confrontée à son auxiliaire conceptuel – le développement – afin de souligner l'étroite connivence entre les processus d'aménagement du territoire et d'économicisation du monde. Nous chercherons ensuite à montrer, à travers l'exemple de Missira, qu'une démarchandisation de la fabrique de la ville est possible sous réserve de repenser les paradigmes qui l'instituent.

MOTS-CLÉS

Décroissance, démarchandisation, résilience, urbanisme convivial, participation, Missira, Bamako, Mali.

1 Titre inspiré de l'ouvrage d'A.C Robert (2006), *L'Afrique au secours de l'Occident*. Paris : l'Atelier.

ABSTRACT

Through the regeneration experience of Missira district of Bamako in Mali, by the project *Self, Neighbors, Neighborhood*, the paper is asking the cultural foundations of building the city. At first, urbanism will be faced with its corollary concept - development - to establish close connivance between territory planning and the economization of the world. Then, by analyzing the experience of Missira, we will try to show that a de-commodification of the production of the city is possible, depending of accepting to ask the paradigms that institute this production.

KEYWORDS

Decreasing, de-commodification, resilience, friendliness urbanism, participation, Missira, Bamako, Mali.

—

Dès 2002, au Mali, le quartier Missira de Bamako a fait l'objet d'une régénération urbaine qui a complètement transformé le quotidien des habitants. Nommée *Le Soi, les Voisins, le Quartier*, cette initiative collective non gouvernementale s'est engagée dans une refonte profonde de l'espace public en proposant aux habitants de s'unir autour de l'analyse de leurs situations de voisinage, de coopérer à travers la réfection des rues du quartier et de se fédérer pour organiser la gestion à long terme des réalisations urbaines et des énergies mobilisées. En 2010, 350 000 m² de rues avaient été pavées par une fédération d'associations initiée par Aminata Traoré, ex-Ministre de la culture du Mali et habitante du quartier. L'article relate ce projet urbain à partir d'entretiens réalisés en décembre 2010 au Centre Amadou Hampâté Bâ de Missira (CAHBA) avec les initiateurs de cette expérience à grande échelle de reconquête de la ville par ses habitants, mainte et mainte fois rêvée en Europe, mais à peine effleurée par de timides projets participatifs.

Figure 1 : Un chantier de pavage à Missira. (source : S. Verleene, 2010)

En interrogeant leur milieu de vie de manière holistique, les associations de Missira ont fabriqué leur urbanisme, ouvrant une voie dissidente dans la fabrique de la ville qui leur était jusque-là imposée. D'une efficacité à faire pâlir les décideurs habituels, la réhabilitation de Missira suggère un changement de paradigme : créer les conditions sociales du projet urbain devient l'objectif

premier. L'intervention sur la matière de la ville, bien que clé de voûte de l'amélioration des conditions de vie, n'est que le début d'un processus qui perdure à la fin des travaux par la prise en main de l'entretien des infrastructures et la mise en place de projets coopératifs. Construire des sols, apposer des couleurs et des motifs sur les façades, aligner des arbres, assainir le système d'égouttage, édifier un marché couvert sont ici des actions culturelles et solidaires non contractuelles dont la gestion budgétaire est en permanence accessible à la population. Une autre ville est possible. Un autre monde et une autre modernité aussi. Tel est le message lancé depuis Missira par le Centre Amadou Hampâté Bâ de Missira (CAHBA) soutenu par Aminata Traoré.
Mais avant d'aborder cette démarchandisation de l'aménagement urbain, il faut replacer l'Afrique dans l'histoire urbaine universelle pour comprendre comment agissent les concepts de *développement* et de *croissance* sur l'urbanité africaine.

— DE LA VILLE AFRICAINE ET DU DÉVELOPPEMENT

L'AFRIQUE DANS L'HISTOIRE URBAINE

Selon l'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch (2014), il est possible que certains des premiers explorateurs européens aient traversé des « villes » sans les voir, ou n'aient pas reconnu comme « ville » des organisations urbaines trop étrangères à leurs modèles de référence. L'Histoire a donc souvent nié un fait urbain propre à l'Afrique, faisant remonter l'origine des premières villes au développement de comptoirs commerciaux côtiers édifiés par des peuples étrangers : romains ou islamiques dans un premier temps, européens dans un second. Vue comme un ensemble disparate de civilisations rurales et pastorales, l'Afrique des *grandes découvertes*, puis des anthropologues et géographes occidentaux, relevait d'une analyse eurocentrique, ne discernant de ville qu'à travers son modèle et ne reconnaissant comme pouvoir politique que les types d'organisation proches des conceptions habituelles de la gouvernance.

En 2007, lors du fameux discours de Dakar, Nicolas Sarkozy, alors président de la République Française, participa de cette ignorance en prononçant ces mots qui firent scandale :

> « *Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'Histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recom-*

mence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès » (Sarkozy, 2007)[2].

Pourtant, les recherches archéologiques et historiques ont révélé – depuis les récits d'Amadou Hampâté Bâ et les travaux de Cheich Anta Diop[3] dans les années 1950 – l'origine antique du fait urbain africain ainsi que ses singularités spatio-temporelles. L'Afrique subsaharienne a bien évidemment sa propre histoire urbaine, reposant notamment sur l'absence de propriété privée du sol et l'organisation de l'habitat en unités lignagères : les concessions. Selon le géographe Ogunsola J. Igué, « *l'Afrique précoloniale, du moins dans sa partie occidentale, a été plus riche en ville qu'actuellement en dépit du rôle joué par la colonisation dans le processus d'urbanisation. Par exemple, l'empire du Mali comptait environ quatre cents villes* » (Igué, 2008, p.6). L'historien malien Sékéné Mody Cissoko présente même l'importance de l'urbanisation comme « *une des caractéristiques principales de la civilisation soudano-nigérienne* » (Cissoko, 1975, p. 159). Malgré tout, et bien qu'il soit aujourd'hui avéré que l'histoire urbaine africaine remonte à l'Antiquité tout comme en Occident, l'idée que le phénomène urbain en Afrique subsaharienne « *procède essentiellement du fait colonial* » (Igué, 2008, p.8) est encore largement répandue, y compris au sein du continent.

Au 19ème siècle, la colonisation européenne poursuit la destruction des sociétés africaines et de leur histoire, déjà fortement ébranlées par des siècles de traite négrière et d'esclavagisme. Capitaliste et mercantile, le projet colonial s'incarne dans la ville moderne et industrielle, paradigme urbain imposé à tout le continent. Lors de la colonisation du Mali, pourtant riche de villes anciennes telles Djenné, Tombouctou ou Gao, l'État français édifie sa propre capitale, manière certaine de coloniser l'imaginaire en sus du territoire. Bamako, alors un gros village, est supplanté par des trames viaires orthogonale – la morphologie du quartier Missira procède de cette grille – inscrivant le Mali dans la longue tradition du quadrillage impérialiste déployé depuis des millénaires et sur tous les continents par l'ensemble des civilisations visant l'expansion et l'assujettissement des territoires. Cette rupture dans l'histoire urbaine de l'Afrique et l'imposition brutale d'une modernité exogène agissent toujours aujourd'hui tel un miroir déformant la manière de penser les villes africaines.

---

2 Extrait de l'allocution de N. Sarkozy à l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar, Sénégal (cité par Ba Konaré, A., 2009, p.348).

3 L'historien et égyptologue sénégalais Cheikh Anta Diop a, dès 1954, cherché à replacer les civilisations africaines dans l'histoire universelle pour contrer l'idée, encore répandue, que l'Afrique serait sans passé… Ces thèses controversées sont aujourd'hui souvent confirmées par l'archéologie.

BAMAKO EN SOUFFRANCE

Bamako la poussiéreuse… Envahie de véhicules, de scooters ; jonchée de détritus, sillonnée d'égouts à ciel ouvert (figure 2). Abandonnée aux politiques d'ajustement structurel imposées par le Fond Monétaire International et la Banque Mondiale saignant à blanc les services publics, forçant le pays à l'extraversion économique. Bamako… aujourd'hui toujours occupée : militairement par la France, financièrement par les institutions internationales, symboliquement par une vision exotique de la modernité. Bamako, gérée par la logique macroéconomique de la prédation néocoloniale, témoigne de l'incapacité structurelle du modèle économique mondialisé à construire des lieux de vie dignes. L'*aide au développement*, qu'elle soit issue d'ONG, de partenariats interétatiques ou d'institutions internationales, est, sauf rares exceptions, une transposition de modèles et de règles déterritorialisés, visant à faire entrer ces pays « en développement » dans le bal de la globalisation générique. Des singularités de l'Afrique et des pistes alternatives qu'elle concentre, il n'en est point question. Pourtant, « *le mythe d'une modernité qui ne serait qu'industrielle et occidentale est pernicieux et dépassé* » (Traoré, 1999, p.7). « *Et bien que le peuple malien soit le grand perdant de l'ouverture de l'économie nationale, le problème n'est jamais posé en tant qu'échec d'un modèle de développement* » (Traoré, 2009). Échec d'un modèle, mais aussi échec du concept de développement, s'incarnant dans la morphologie de ces villes qu'on dit du Tiers-Monde où se côtoient en voisins d'injustice le plus grand dénuement et la plus cynique exubérance.

Figure 2 : Egout à ciel ouvert le long d'une rue de Missira avant le projet. (source : A. Traoré, 2008)

LE CONCEPT DE DÉVELOPPEMENT EN QUESTION

C'est en 1949, lors d'un discours d'Harry Truman, alors Président des États-Unis, que le terme *développement* fit irruption dans la géopolitique globale pour qualifier le processus d'aide aux « *économies primitives et stationnaires*[4] » par le progrès scientifique occidental. Ont alors émergé des pays dits *développés* – pays qui auraient atteint un but, un idéal – et des pays *en développement* ou *sous-développés* qui, eux, seraient loin derrière, en chemin vers le but ultime à atteindre : le niveau des modèles développés. Avant son apparition dans le domaine économique, la notion de *développement* se rencontrait principalement en biologie pour qualifier « un ensemble de mécanismes à l'œuvre durant la croissance d'un organisme vivant » (Dictionnaire Larousse, 2010). Transposés à l'économie, *développement* et *croissance* sont restés fermement liés, contribuant à mettre en place une hiérarchie en rapport à un modèle unique à atteindre par tous. Par son origine, son utilisation et sa signification, le développement reflète un projet occidental de civilisation basé sur l'expansion économique et la destruction créatrice[5], qui occulte toute autre forme d'évolution dont les principes ne se baseraient pas sur la prédation des ressources, la recherche du profit, la rentabilité, l'exploitation sociale ou la maîtrise du temps. La notion de développement n'est pourtant pas universelle.

> « *Toute société donnée, dès l'instant où elle présente une unité de comportement dans le temps et l'espace, basée sur un système cohérent de connaissances hérité de ses ancêtres et transmis de père en fils, relatif à une certaine vision du monde, représente un type de civilisation qui lui est propre. Dans ce type de société, la marche en avant où l'évolution possible peut ne pas être tournée vers la conquête du monde extérieur, mais vers la recherche ou l'accomplissement d'un type d'homme parfait, dont le modèle est l'ancêtre, ou le héros initiateur, fondateur du clan* » (Hampâté Bâ, 1970, p.66).
>
> « *L'Occident s'est affranchi de cette forme de référent, qui continue cependant de nourrir l'imaginaire de bon nombre de peuples et de conférer à l'action humaine une dimension morale* » (Traoré, 2002, p.13).

La notion de développement – et donc de *développement du territoire* – agit souvent tel un moule destiné à façonner les sociétés – et donc l'aménagement des sols – à l'image de l'Occident et de son système économique présenté comme rationnel et incontournable, alors même qu'il est responsable de la plupart des désastres écologiques et de l'injustice globale. Pour Majid

---

4 Voir cet extrait du discours en français dans l'ouvrage de S. Latouche (2005, p.72).

5 Concept issu de la pensée de l'économiste Joseph Schumpeter, qui désigne le processus à l'œuvre au sein des économies occidentales qui reposent sur la destruction permanente de secteurs d'activité économique pour faire place à de nouveaux par le biais de l'innovation.

Rahnema, écrivain et diplomate iranien, « [la] *plupart des interventions sociales en faveur des pauvres visent à consolider les fondements économiques de la société des non-pauvres* »[6]. Le concept de développement agirait en ce sens… Tel un carcan bloquant tout mouvement vers des formes alternatives de modernité.

Au terme de *développement*, nous préférerons donc le terme d'*évolution possible*, utilisé par A. Hampâté Bâ, terme faisant référence au temps plutôt qu'à l'espace et garantissant aussi une pluralité de réponses plutôt que l'adhésion à un modèle générique. En biologie, l'évolution se définit d'ailleurs comme « *l'adaptation dans le temps, induisant la diversification des espèces à l'origine de la biodiversité* » (Dictionnaire Larousse, 2010). Transposée aux sociétés humaines, la notion d'*évolution possible* pourrait ménager de multiples pistes et nous préserver de toute réflexion eurocentriste. En ce sens, l'expérience de Missira pourrait incarner une de ces *évolutions possibles* vers une réappropriation culturelle, sociale, politique et économique du destin des établissements humains d'Afrique subsaharienne, et vers « *une intégration des villes nées pendant la période coloniale à leur cadre historique et culturel* » (Igué, O.J., 2008, p.23).

— L'URBANISME « À LA MISSIRA »

L'ÉTINCELLE

Gaoussou Diallo est secrétaire générale de la Fédération des associations maliennes pour l'assainissement et la protection de l'environnement (FAMAPE). Il nous explique l'origine du projet[7] :

> « *Aminata s'est dit que devant son hôtel, il y avait la boue. Elle s'est dit qu'avec un peu d'argent, elle allait essayer de paver cette rue. Elle n'a rien demandé aux voisins, elle s'est mise à la tâche. Ce sont les voisins qui, assis devant leur maison, regardaient ce travail fait par Aminata et se sont dit : « Tiens, est-ce que ça ne peut pas se faire devant ma porte aussi ? » Ils sont venus à Aminata pour lui dire : « Aminata, est-ce que vous ne pouvez pas venir nous aider à faire ce genre de travaux ? » Donc, de façon spontanée, les gens sont venus à elle. C'est cette partie de Missira qui a commencé à être pavée ; et tout de suite de l'autre côté, quand ils ont vu ça, ils sont dans la boue et la saleté ; ils voyaient tous le confort de ces habitants, en train d'obtenir de ce pavage-là ; ça ne peut pas se passer comme ça, nous aussi, nous en avons besoin. Nous sommes déjà constitués en association donc au lieu de chercher autre chose, c'est d'aller vers*

6 Cité par A. Traoré (2002, p.37).
7 Entretien réalisé par l'auteur au CAHBA, Bamako, le 22/12/2009.

Aminata pour lui demander si elle peut nous aider à réaliser ce projet. De fil en aiguille, ça s'est développé comme ça. Aminata, au départ ne pensait même pas à la fédération. Quand les associations ont commencé à fleurir partout parce que tout le monde voyait l'exemple d'Aminata, quand le chef d'État lui-même est passé pour visiter les lieux, qu'on l'a vu à la télé jusqu'en Europe, les gens se sont dit : ce n'est pas possible qu'on puisse réaliser ça à Bamako avec des moyens qui ne sont pas considérables ! Voilà, le coup est parti. L'enthousiasme, l'engouement sont nés de l'exemple d'Aminata. Donc, c'est elle-même qui a proposé de constituer une fédération pour avoir beaucoup plus de poids, beaucoup plus de force, beaucoup plus d'allant et peut-être les bailleurs de fonds vont s'intéresser à nous. Voilà comment les choses sont parties ».

Figure 3 : Une rue de Missira avant les travaux. (source : A. Traoré, 2008)

Figure 4 : Une rue de Missira après les travaux. (source : S. Verleene, 2010)

LE SOI, LES VOISINS, LE QUARTIER

« *Transformer notre environnement à travers des microréalisations judicieuses, peu coûteuses et bien maîtrisées par les populations, tel est l'objectif majeur de l'initiative de Missira. En moins de deux ans, de 2002 à 2004, à travers des activités de formation, de curage de caniveaux, de pavage de rues, de plantations d'arbres, cette démarche citoyenne a amélioré de manière considérable les conditions de vie des populations de Missira, leur image d'elles-mêmes, leurs pratiques et comportements en matière d'hygiène du milieu. L'utilisation d'une main d'œuvre en majorité composée de jeunes du quartier (garçons et filles) fait partie des forces de cette initiative* »[8].

Aminata Traoré explique ainsi sa démarche :

« *On a réussi à paver 350 000 m² de rue ! On était deux associations au départ, on est une fédération de soixante maintenant. En tant que psychosociologue, je suis partie de la question de la personne humaine et de ce qu'on appelle les établissements humains, la relation à soi-même dans un environnement donné, la question des repères, des dynamiques locales,*

8 Brochure FAMAPE (www.famape.org).

pour se reconnaître dans des initiatives de développement ou en être éjecté » (Traoré, 2009).

Par son intitulé, l'initiative *Le Soi, les Voisins, le Quartier* redonne à voir les trois dimensions fondamentales de tout établissement humain. En ce sens, elle est une critique profonde de l'urbanisme des experts. Car force est de constater que l'urbanisme, en tant que « *discipline qui se distingue des arts urbains antérieurs par son caractère réflexif et critique, et par sa prétention scientifique* » (Choay, 1965, p.8), est un processus d'exclusion des populations des projets urbains, toujours empêtré dans son utopie positiviste originelle, et qui espère naïvement que l'espace physique projeté *ex situ* engendrera un espace social équilibré. À Missira, c'est l'espace social qui est appréhendé en premier lieu, permettant une implication des populations dès le stade de l'analyse des situations.

« *Le Soi, les Voisins, le Quartier est avant tout une démarche de réhabilitation de l'environnement psychologique, de reconstruction du lien social et d'appropriation du quartier par ses habitants* »[9].

« *Ce projet répond à un besoin profond, mais rarement extériorisé de reconstruire notre être de citoyen malien et africain, souvent éclaté entre deux cultures et deux mondes. En nous réconciliant avec nous-mêmes, et les uns avec les autres, nous pouvons prendre soin de notre environnement immédiat* » (Traoré, 2007)[10].

C'est toute l'originalité du modèle de Missira, qui déploie d'abord son énergie pour faire émerger un capital social capable de porter l'initiative, puis de la dépasser par la prise en main de la réhabilitation des espaces publics et de leur gestion à long terme. Le maintien d'une organisation horizontale permet d'éviter la technicisation du projet et fait perdurer l'enthousiasme.

« *Nous sommes une structure faîtière, la Fédération des Associations Maliennes pour l'Assainissement et la Protection de l'Environnement. On laisse la pleine autonomie à chacune des associations membres, de s'organiser sur son espace ; les associations qui ont bénéficié d'un fond d'appui dans le cadre du projet ont eu la liberté de recruter les personnels qui interviennent sur les différents chantiers, ce sont les habitants, notamment les jeunes, qui étaient demandeurs. À la fin des travaux, ce sont les associations aussi qui prennent les initiatives pour faire face aux dégradations éventuelles et à l'entretien. Chaque fois que leur espace de résidence est confronté à un problème quelconque, l'association se réunit pour trouver une solution et faire face. Vers la*

9 http://cahba-mali.org/index.php/2014-07-30-13-37-58/2014-07-30-13-51-00/le-soi-les-voisins-le-quartier

10 Interview réalisée par J .L Schneeberger pour la revue Un seul Monde, 2007.

fin du projet, on a fait un grand atelier sur la maintenance des infrastructures, on a donné des pistes aux associations, même celles qui n'ont pas bénéficié de fonds d'appui, pour faire face à la maintenance. Nous fonctionnons sur l'autonomisation des associations. Les associations prennent les initiatives, elles organisent les journées de salubrité. Les femmes, les résidents, les riverains… tout le monde sort et balaie. On ramasse les détritus et on va les jeter. C'est une façon aussi de maintenir l'enthousiasme et de pérenniser en même temps les infrastructures. Car lors de ces actions, si l'association se rend compte que telle ou telle partie est dégradée, on peut faire face. Les moellons font à peu près 10 cm d'épaisseur, donc imaginez si ça se déchausse… Ça va être affreux et même impossible de passer ; donc, il faut faire face le plus tôt possible pour que la dégradation n'atteigne pas un point de non-retour. Les associations sont des unités de développement et ambitionnent donc d'aller au-delà du pavage de rues. Nous, on leur donne suffisamment d'outils pour que la mobilisation appartienne à l'association et pour toujours fédérer les gens autour de cette

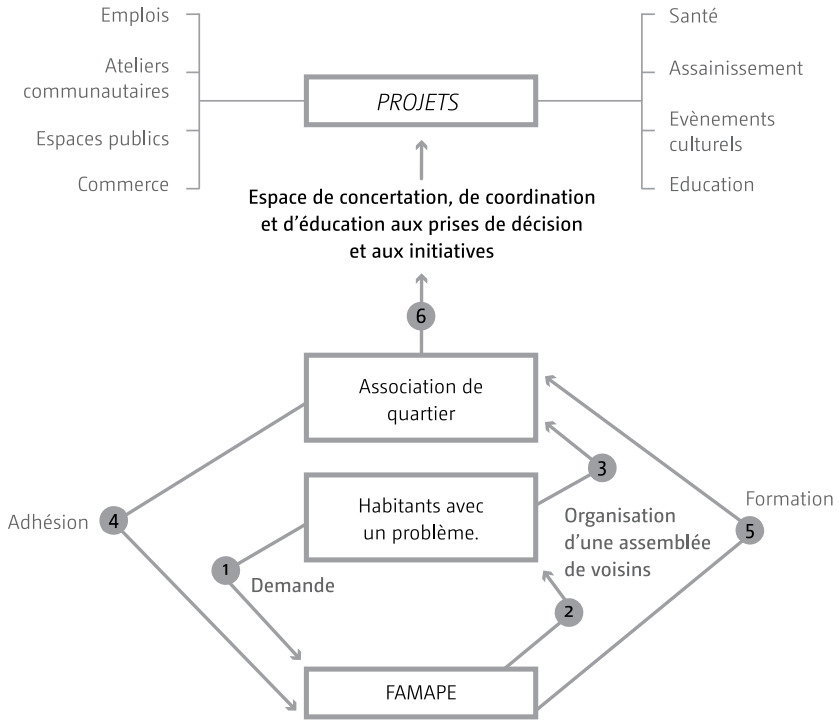

Figure 5 : L'organisation itérative de Missira. (source : S. Verleene)

11 Gaoussou Diallo, entretien réalisé par l'auteur au Centre Amadou Hampâté Ba de Missira, Bamako, le 22/12/2009.

action. Généralement, les associations viennent avec leurs problèmes. Dans un premier temps, je leur demande si elles sont des associations constituées. Si l'association n'est pas encore constituée, je les invite à organiser une assemblée générale d'information de manière à partager le plus largement possible le problème avec une masse critique de résidents. S'ils arrivent à faire ça et à obtenir le récépissé pour la création de l'association, je crois que déjà ils ont la volonté de faire face au problème pour lequel ils sont venus »[11].

Rassembler, fédérer et responsabiliser les habitants autour de l'assainissement de l'espace public. En faire leur affaire. Fabriquer sa rue avec son voisin, y planter des arbres. Rendre habitable l'espace commun abandonné par les pouvoirs publics. En un temps record et avec peu de moyens. Par des associations qui perdurent après le chantier en développant des ateliers d'artisanat ou des projets culturels. Qui de nous, architectes, urbanistes ou aménageurs, qui avons la conviction que nos métiers doivent évoluer vers un ré-enchâssement de nos disciplines dans les champs du quotidien et de la culture, n'a pas rêvé un jour de pouvoir faire évoluer la timide participation des habitants vers un effacement de l'expert au profit d'un auto-urbanisme de la connivence et du voisinage ? Vers un basculement de nos professions, du statut de démiurge vers un rôle de conseil, de formation, d'accompagnement ou de médiation ?

« *On est condamné à s'occuper de ces infrastructures, nous n'avons pas le choix ; si ça se dégrade, ça devient grave. Donc nous sommes condamnés à nous les approprier et c'est ça l'avantage de la chose ! Et la différence fondamentale aussi est que par rapport aux travaux réalisés par une entreprise sur ce genre d'espace, avec les travaux réalisés par les associations, pour une surface donnée, ça va coûter par exemple 35 millions. Pour la même surface, une entreprise va le réaliser pour 100 millions. Ça veut dire tout simplement que ce sont les habitants du quartier qui s'impliquent, femmes et hommes. Quand ça tombe sur les vacances, ce sont les élèves et les étudiants. Bon, symboliquement, on leur donne un peu d'argent par semaine et comme ça, c'est la fête. Mais, en fait, ils sont enthousiasmés de faire leur quartier ; et ça devient leur propriété. On n'a même pas besoin de le leur dire. Dès qu'ils mettent la main à la pâte, ils savent que c'est leur affaire, ce qui veut dire que même quand il y a des problèmes, par exemple des gros camions qui veulent passer dans les rues, c'est eux qui font la police. « On ne veut plus de ce camion ou de cette remorque, c'est terminé, c'est fini ! » Maintenant, pour ce qui concerne la propreté, car on a les caniveaux qui vont avec cette chose-là. Ça a même permis aux populations désormais de s'occuper de ces caniveaux-là, alors*

12 Ibidem

qu'elles ne le faisaient pas avant. Ce n'était pas leur affaire avant. Maintenant que le cadre de vie a changé, s'est amélioré, et que les caniveaux vont avec, maintenant ce sont les femmes qui se sont regroupées de façon spontanée ; elles demandent 100 francs à chaque famille et sollicitent les jeunes pour curer les caniveaux. Notre rôle en tant qu'association est de demander à la voirie des caissons pour jeter les détritus des caniveaux. Ensuite la voirie les emmène. Et, c'est ça l'organisation »[12].

UNE INVENTION DE LA VILLE

« *Les flux tendus imposés par le modèle ultralibéral, qui érige le projet de société capitaliste en unique modèle de développement, engendrent des formes matérielles et des temporalités déstructurantes* » (Agier, 1999, p. 23).

Loin de l'urbanisme des experts qui technicisent la ville, Missira installe un urbanisme convivial qui re-politise l'espace public et transforme les relations des habitants à leur milieu. Réalisés avec les matériaux locaux et les forces vives du quartier, en réinjectant sous forme de salaires une part du budget dans les familles, les travaux de réhabilitation des rues prennent la forme d'une planification locale non contractuelle et peu coûteuse, qui démarchandise la production de la ville en articulant réponses au chômage endémique et à la violence écologique. La multiplication et l'autonomisation des associations font de celles-ci de véritables équipes d'urbanisme, pérennes et réunies au sein d'une fédération qui conseille, soutient et forme. Il s'ensuit un essaimage du projet à travers la capitale, qui atteste qu'« *un quartier n'est jamais un microcosme, mais une réalité vivante et dynamique* »[13], capable par effet tâche d'huile, en évitant toute logique macroéconomique, de modifier la ville à grande échelle sans déposséder les habitants de l'analyse des situations. Prendre soin de son environnement immédiat est une « *invention de la ville* » (Agier, 1999), tant par les processus élaborés que les types d'espace fabriqués. Au contraire, la fabrique de la ville par le *développement* provoque la disparition de l'échelle intermédiaire de l'aménagement. Entre le chez-soi et les grandes mises en scène des espaces publics emblématiques se déploient des rues anonymes. Selon Françoise Choay, cette « *disparition de l'échelle intermédiaire provoquerait l'apparition de la non-ville et correspondrait aussi à la disparition du sujet, entendu comme individu ou groupe d'individus, acteurs de leur quotidien* » (1965, p.7). La réapparition de cette échelle intermédiaire de l'habiter - et donc de sujets acteurs de leur quotidien - à travers une vision non formelle de la ville, pourrait être le principal enseignement de Missira.

Cet urbanisme convivial fabrique des *lieux de confiance*. Certes, il n'est pas

---

13 Entretien avec A.Traoré, 22 décembre 2009.

la solution à tous les maux urbains et le propos n'est pas ici de l'ériger en nouveau modèle de *développement*. Le phénomène urbain est un entrecroisement complexe d'enjeux, d'échelles et de quotidiens qui nécessite aussi une haute technicité. Les domaines tels que l'énergie, la gestion de l'eau, les pollutions ou les infrastructures nécessitent d'être pensés à d'autres échelles que celle d'un quartier. Mais le processus horizontal de projet conçu à Missira pourrait inspirer tout autre processus d'aménagement du territoire, sous réserve qu'il soit d'abord pensé pour le bien-être des populations et la qualité des relations aux milieux de vie. Pour ceci, sortir du mythe de la croissance économique et démarchandiser ces relations semblent être une piste d'*évolution possible*.

L'émergence d'un urbanisme endogène, rendue ici possible par la faiblesse des politiques publiques à un instant t et l'implication des intellectuels dans leur voisinage, devrait nous faire réfléchir sur les objectifs de la discipline urbanistique qui, de son obsession de maîtrise sociale et spatiale pourrait amorcer un virage vers l'édification des conditions sociales et techniques du projet urbain ; projet urbain entendu ici comme processus situé d'évolution d'un établissement humain singulier et non application de modèles de développement génériques.

En créant du bien-être urbain au sein d'un pays considéré comme pauvre et sous-développé, *Le Soi, les Voisins, le Quartier* ouvre une nouvelle brèche dans l'urbanisme institutionnel et son modèle de société attenant. Cette approche intimiste de l'environnement urbain, « *imprégnée de valeurs non marchandes et non guerrières* » (Traoré, 2012, p.39), est étroitement liée à la dynamique féminine du projet.

> « *Les femmes maliennes et africaines doivent revendiquer l'initiative de la démarchandisation de leurs sociétés en donnant une impulsion nouvelle et originale à la participation politique, la leur et celle des hommes* » (Traoré, 2012, p.38).

— BIBLIOGRAPHIE

Agier, M. (1999). *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*. Paris : Éditions des archives contemporaines.

Ba Konaré, A. (dir) (2009). *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*. Paris : La découverte.

Choay, F. (1965). *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*. Paris : Seuil.

Cissoko, S. M. (1975). *Tombouctou et l'empire Songhay*. Dakar : Nouvelles Éditions Africaines.

Coquery-Vidrovitch, C. (1993). *Histoire des villes d'Afrique noire. Des origines à la colonisation*. Paris : Albin Michel.

Hampâté Bâ, A. (1972). *Les religions africaines comme sources de valeur de civilisation. Acte du colloque de Cotonou (du 16 au 22 août 1970)*.

Igué, O. J. (2008). *Les villes précoloniales d'Afrique noire*. Paris : Karthala.

Latouche, S. (2005). *Décoloniser l'imaginaire : La pensée créative contre l'économie absurde*. Lyon : Parangon.

Robert, A.-C. (2006). *L'Afrique au secours de l'Occident*. Paris : l'Atelier.

Schneenberger, J.-L. (2007). L'autre Afrique se construit dans les quartiers. *Un seul monde. Magazine de la Direction du développement et de la coopération*, 2, 30-32.

Traoré, A. (1999). *1000 tisserands en quête de futur*. Bamako : EDIM.

Traoré, A. (2002). *Le viol de l'imaginaire*. Paris : Fayard.

Traoré, A. (2007). Interview. *Un seul monde. Magazine de la Direction du développement et de la coopération*, 2/2007.

Traoré, A. (2012). *L'Afrique mutilée*. Bamako : TAAMA.